

9 Septembre 2005.

Ma vie doit changer. C'est une évidence, c'est vital. Ça fait trente-huit ans que je suis sur cette terre, qu'ai-je fait depuis tout ce temps ?

Je crois qu'un seul mot répond parfaitement à cette question : Rien.

Oui, ce constat est navrant, consternant, je n'ai rien fait, absolument rien fait de ces trente-huit années qui m'ont été offertes. Aujourd'hui, je peux dire que je suis à la croisée des chemins, j'ai le choix de poursuivre ma route dans la même direction, ou de bifurquer vers un chemin plus favorable, plus ensoleillé.

La seconde moitié de ma vie doit être différente, elle sera différente. Hors de question de reconduire ce que j'ai déjà vécu, où presque tout n'a été que contrariétés, et contraintes d'un système oppressant, système inadéquat, système impersonnel qui a cherché à me broyer pour me faire rentrer dans un moule standard, identique pour tous, mais qui ne m'a jamais convenu, un peu comme des chaussures trop petites qui font mal aux pieds.

J'ai subi ma vie, je suis un mouton suivant le mouvement. Je suis les autres sur ce chemin sans fin, et quand l'abîme se dessinera devant moi, comme les autres que je suis, je sauterai, oui, dans le vide et je m'écraserai comme un parmi tous, qui a suivi bêtement le mouvement vers le panthéon des moutons.

Je suis dans le peloton des sans-grades, je veux arracher mes œillères pour enfin voir la vie, me libérer de mes chaînes, pour choisir et jouir de cette existence nouvelle.

Ça fait des mois que je rumine, que je me répète sans cesse ces questions, sans pour autant avoir la moindre réponse. Même pas une petite piste, ou un embryon de je ne sais quoi qui pourrait m'orienter pour sortir de ce néant. Pourtant, parfois, je me raccroche à l'abstrait, au spirituel, voire au divin. Le soir, je regarde le ciel étoilé, cet espace vide sidérant pour voir si les étoiles ne me feraient pas un signe, juste un petit signe de rien du tout, pour m'indiquer une direction, un cap dans cette mer impitoyable qu'est la vie ou ma carcasse me sert de radeau et ma conscience de pagaie, ce qui m'évite de sombrer sur cet océan de néant.

Pourquoi cela devrait-il changer pour moi ?

Pourquoi devrais-je vivre autre chose, vivre différemment de ce que j'ai déjà connu ?

Tout simplement parce que je l'ai décidé. Je veux vivre autre chose, ce sera ainsi ou ça ne sera pas. Question complexe, réponse facile, bien trop facile.

L'histoire me donne en exemple des milliers de preuves où la volonté ne peut pas changer à elle seule un destin, à contrario elle me prouve également l'inverse, avec autant d'exemples contradictoires. Notre destin n'est pas gravé dans le granit, il n'est pas rigide, il n'est pas régi par un théorème mystérieux, que du reste, personne ne connaît. Le barrage arrête le fleuve, le parapluie arrête la pluie, donc tout est possible, reste simplement à découvrir l'outil qui me permettra de détourner mon destin des rails de la vie, découvrir le stylo adéquat pour écrire mon destin sur les pages de ma vie.

J'ai passé la matinée à ressasser ces pensées, à tourner et retourner des théories fumantes, le seul résultat de mes contorsions d'esprit fut un mal de tête lancinant. Pour ne pas trop me ramollir le bulbe rachidien, j'ai décidé de faire un peu

de nettoyage dans le jardin, je ne sais pas si cela l'embellira mais au moins je me dépenserais un peu, et ça me donnera peut-être une piste sur le moyen de faire bifurquer ma vie.

Je suis tranquille en Sologne, mes voisins ne sont pas contrariants, pour ainsi dire je ne les vois presque jamais. Il y a le vicomte, monsieur Camille de La Roche Jagu, un breton comme moi, propriétaire terrien richissime de son état, amateur de femmes et de belles voitures. Je le vois de temps à autre. Je lui ai parlé quelquefois. Je passe souvent la clôture au fond du jardin qui nous sépare, pour aller caresser ses chevaux, de magnifiques bêtes, il a dépensé de véritables fortunes pour certains.

Mon autre voisin, est un type dont je ne connais pas vraiment le nom. Dans le village, tout le monde l'appelle « le Blaise » en rigolant et en se bouchant le nez. Je ne sais pas si c'est gentil ou pas, dans le doute je m'abstiens de l'appeler. C'est une sorte d'énergumène sorti d'un bouquin Zola, il ne vit de rien, peut-être de l'air du temps. Si l'on considère une pyramide sociale, le vicomte est au sommet, je suis à la base, et mon bonhomme est dessous, très loin dessous avec le vers et autres animaux inconnus.

Armé d'une faucille, je m'acharne à quatre pattes à couper les herbes folles le long de la clôture. Des trucs volent dans tous les sens, je doute fortement qu'il n'y ait que de l'herbe, c'est sans importance, il faut que je me défoule. Par moment je mets tellement d'entrain que je coupe une ou deux branches de cyprès sous lesquels je rampe. Ma faucille est une antiquité, une véritable pièce de musée, la lame a été forgée par des mains expertes, au temps où les gens savaient travailler. Tout est coupé, tranché, haché avec une facilité déconcertante, parfois même je coupe le grillage par mégarde, cela m'oblige à faire une pose pour le réparer. Transpirant à grosses gouttes, trempé jusque dans la raie des fesses, je fais de grands mouvements circulaires, les brins d'herbe tombent après avoir hésité, comme s'ils étaient étonnés de ce qui leur arrive, puis ils penchent dans le sens opposé à mon mouvement et se couchent par terre. Ce travail me plaît, j'ai l'impression de vivre.

En moins de deux heures j'ai nettoyé environ cent cinquante mètres de clôture, il me reste encore une centaine de mètres à faire. Je me passe l'avant-bras sur le front en examinant le travail qu'il me reste à faire, avec une petite grimace au coin des lèvres, puis j'attrape ma pierre pour redonner un peu de tranchant au fil de mon outil de coupe et je repars tête baissée. À peine ais-je fait dix mètres, en plein milieu de mon mouvement circulaire, que je maîtrise de mieux en mieux, une violente douleur me stoppe net, mes yeux exorbités ont vu rouge, et une sorte de tonnerre me résonne dans les oreilles.

Je me suis retrouvé sur le dos, avec le bras droit tout endolori et les doigts engourdis. En une fraction de seconde je me suis dit :

« Dieu existe, et il se venge de mon incroyance ».

Ma faucille a valdingué dans le champ du voisin. Je venais de couper la clôture électrique qui entoure son le pré.

Sortant de nulle part, à croire qu'il m'observait caché dans les broussailles, voila mon voisin qui se montre, avec sa démarche bancale, sa canne et ses sabots. Le gars a l'âge de ma mère, il est né en 1932, il ne possède que les habits qu'il porte, (une chemise élimée au col crasseux, une veste rapiécée, un pantalon de treillis tout sale, une casquette couverte des traces de sueur), un vélo, trois vaches, quatre moutons et quelques poules en tout et pour tout. Il habite une ferme entourée de quatre hectares de prés appartenant au vicomte, qui, quant à lui, possède plus de deux mille hectares sur les trois communes environnantes. Le voisin règle son loyer au vicomte en nature, le vicomte envoie un type se servir dans le potager du Blaise une à deux fois par mois, il entretient également la ferme, une sorte de servage moderne.

- Eh, garçon ! Ça va ! M'a crié le voisin.

C'est un gars costaud, pas très grand, puant à cinq mètres de distance, une casquette crasseuse sur la tête laisse juste dépasser quelques cheveux gras au-dessus de ses oreilles, une gitane maïs collée à la lèvre inférieure laissait échapper quelques fumerolles.

- Ben j'crois monsieur. Oh ! Y'a du jus dans votre bidule.

Il était écroulé de rire. C'est marrant parce qu'il n'a plus que les canines de la mâchoire supérieure on dirait un ours qui ouvre la gueule quand il rigole comme ça.

- Tu vois fils, j'ai installé cette clôture parce que les sangliers venaient bouffer ce que je donne à mes moutons, c'est efficace. Il a dit.

J'en voyais encore trente-six chandelles. Je n'avais jamais vu de sanglier gisant sur le dos les quatre fers en l'air dans les parages, après avoir goûté à cette clôture. Je n'avais jamais vu non plus de sangliers dans son champ, il faut bien le reconnaître. Je comprends mieux pourquoi ses moutons ne s'approchaient jamais de la clôture.

Mon voisin me tendit ma faucille.

- Tiens garçon, ça pourra t'être utile.

Il roule les « R » avec sa voix lente et rauque, c'est un gentil bonhomme qui ne ferait pas de mal à une mouche.

En reprenant mon outil je lui tends la main pour lui dire bonjour. Ma main, comme à chacune de nos rencontres, disparut dans la sienne, je sentais sa force, je sentais qu'il pourrait me la broyer s'il le voulait. Il n'en faisait rien, bien au contraire, il s'arrêtait de serrer, et ma main se retrouvait dans une sorte de cocon formé par cinq doigts boudinés. Il me regarda, me lâcha pour prendre sa casquette et se gratter le sommet du crâne. Ce mouvement fit bouger un peu l'air autour de lui, j'ai pu profiter de son parfum rustique et puissant. Je ne suis pas certain que ce gars-là croise souvent un savon.

- Fait chaud fils ! Il a dit.

- C'est vrai que pour un 9 septembre, on est plutôt gâté. J'ai rétorqué.

Je regardais le fil de la clôture qui était par terre, sectionné, celui-ci crépitait à intervalle régulier au contact de l'herbe humide.

- Faudra que vous me disiez ce que je vous dois pour le fil. J'ai dit.

- Bah ! Il a fait.

J'avais à peine fini ma phrase, qu'il laissa tomber sa canne dans l'herbe et prit les deux extrémités du fil que j'avais

sectionné par mégarde et les rabouta avec un magnifique nœud. Pendant l'opération, il a poussé deux ou trois sortes de grognements bizarres accompagnés de mouvements saccadés des bras. Puis il me regarda à nouveau et reprit sa casquette et se gratta le sommet du crâne une nouvelle fois.

- Fait chaud fils !

Il était 11H30, je suppose que son gosier devait être un peu desséché ? Pourtant il s'était pris pas mal de jus, sans broncher.

- Voulez une bière ! J'ai dit, en le regardant dans les yeux. Son œil droit c'est fermé, le gauche était tout mouillé, il a craché un truc immonde dans l'herbe.

- Bah c'est pas de refus fils.

Une fois le voisin reparti, j'ouvre la fenêtre de la cuisine pour aérer un peu, puis je retourne à mes occupations, fort des derniers potins du pays. Je me disais que ce gars-là avait raison, il est dans le vrai avec sa vie simple. Il me disait un jour :

- Vous les gars de la ville vous êtes tous cinglés, vous boufferez les pissenlits par la racine bien avant d'atteindre mon âge.

C'est certainement vrai, malgré sa misère apparente il est toujours gai, il se lève avec les poules se couche avec le soleil. Aujourd'hui ça ne serait plus possible, il est à la merci du vicomte qui, pour un oui ou un non, peut le chasser de ses terres, comme un seigneur féodal pouvait chasser ses serfs.

Vers 15h j'ai remisé ma faucille dans la cabane à outils, content de mon débroussaillage. J'ai mangé deux trois trucs qui traînaient dans la cuisine, puis j'ai pris une bonne douche.

Ce travail ne m'avait pas retiré de l'esprit ce qui me tracassait depuis des mois, il m'avait permis de reculer le moment où je me retrouverais avec moi-même, au pied du mur encerclé par les flammes. J'étais fatigué, mon esprit divaguait, je serais bien ressorti pour regarder l'herbe pousser, mais cela ne collait pas avec le chantier que j'avais réellement commencé, pour changer ma vie, il faut commencer par

changer mes habitudes. J'ai donc ouvert le frigo d'un geste décidé, désoperculé une bonne bière et je suis allé m'avachir dans le canapé. Je me suis bien calé dans les coussins moelleux en cuir pour commencer un bouquin.

Le bouquin parlait du feu de dieu, la bière cognait, elle titrait 8.6° et j'étais à la moitié de ma deuxième canette de 500ml quand mon portable s'est mis à sonner et vibrer comme un gros insecte diabolique. Je me suis dit : « De la merde, je ne le lève pas ».

Mais si je voulais réellement changer ma vie, il fallait peut-être répondre de temps en temps au téléphone.

- Houai ! J'ai dit au machin.
- Salut Tof. C'est Luce.
- Luce ! Comment vas-tu ?

Marie-Luce est la fille, l'amour non avoué de ma vie, mon sang, l'eau indispensable à mon existence, la luciole qui éclaire mes nuits. Sans elle, il n'y a pas de vie possible, je ne suis rien sans elle, c'est elle qui m'a fait, et c'est certainement elle qui me tuera. Je l'ai vue pour la première fois il y a maintenant quinze ans, j'en avais vingt-trois. Je suis tombé raide dingue amoureux d'elle au premier coup d'œil sans la connaître, sans savoir quoi que ce soit d'elle. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, c'est comme si un flash éclairait ma vie tout d'un coup. Ce jour-là, j'étais avec Stéphane et Dom, deux designers comme moi, des collègues de travail. Nous étions à Beaubourg pour une exposition Miró que je ne voulais rater sous aucun prétexte. J'avais invité mes deux amis à me suivre à cette exposition. Pendant qu'ils se tapaient des coudes en se foutant ouvertement de ma gueule sur l'incohérence de ce qu'ils voyaient accrocher aux murs, j'ai vu Marie-Luce. Elle était là, elle regardait et appréciait, semble-t-il, les peintures qu'elle voyait. Je l'ai observée sans rien dire de salle en salle, discrètement sans qu'elle me voie, je ne voyais plus rien de l'expo, je n'entendais plus les moqueries de mes deux potes, je ne regardais plus qu'elle. Elle dégageait une sorte de force surnaturelle qui m'hypnotisait. Je la regardais si intensément que mon regard a dû se transformer en baguette invisible et lui taper sur

l'épaule, car elle s'est retournée d'un coup sec vers moi. Mon regard était rivé dans ces yeux bleus azur, bleu comme les Miró que j'apprécie tant. Elle m'adressa un magnifique sourire. Je me suis retourné pour voir à quel enfant de salaud, à quel homme ce sourire était destiné, ce ne pouvait qu'être un footballeur connu ou un gars qui fait les couvertures des magazines, un acteur, un mannequin. Derrière moi, il n'y avait qu'un mur, un mur blanc, tout blanc, sans aucune toile accrochée. Je me suis mis à transpirer, j'étais mal à l'aise, comme un gamin qu'on surprend à chaparder des bonbons, le poing fermé dans un bocal de friandises, mal à l'aise comme quand on pète un truc précieux que l'on vient de vous confier en vous disant d'y faire attention comme à la prune de vos yeux. Mais là bordel, c'est à moi qu'elle a souri. J'ai repris ma position, elle était toujours là, elle se dirigeait, d'un pas assuré, vers moi. Elle avait une petite paire de sandales en cuirs ajourés à petits talons, on apercevait ces orteils par les ouvertures. Elle portait un 501 qui était coupé pour elle, il ne la moulait pas, mais je pouvais discerner son corps parfait, son entrejambe parfaitement dessiné, ces cuisses se frôlaient sans ce toucher lorsqu'elle marchait. Son buste était couvert par une espèce de t-shirt classique avec de fines bretelles dégageant ses magnifiques épaules, il laissait deviner sa petite poitrine. Ses cheveux mis longs d'un noir irréel étaient complètement ébouriffés, son maquillage très léger, était charme discret. Je l'avais maintenant en face de moi, nos têtes étaient presque à la même hauteur, je sentais son parfum, il était léger, il m'enivrait comme le parfum d'un vieux malt, je n'arrivais pas à y croire. J'ai failli me barrer, mais impossible, mes chaussures étaient en plomb, insoulevables, comme collées au sol.

- Salut, je suis Marie ! Tu aimes Miró ? Elle a dit.

- Heu !... J'ai poussé, comme un abruti décérébré incapable d'aligner deux mots.

- Vois-tu, c'est les bleus que je préfère. Ajouta-t-elle.

Moi aussi j'adore les bleus, mais comment le lui dire, j'étais paralysé.

- Heu !... Moi aussi. J'ai fait.

À ce moment-là, si on m'avait dit que j'étais une merde, je l'aurais accepté sans sourciller.

- Avec des petits bidules ronds un peu partout qui volent comme des oiseaux. Elle a rajouté comme pour enfoncer le clou.

Pourquoi tant d'acharnement. J'ai pensé.

- Heu ! ... Moi aussi.

- À part « moi aussi » il sait dire autre chose, le grand garçon. Grinça-t-elle.

Là, elle m'avait scié les pattes, crucifié sur une croix invisible.

- Oui... eh bien... j'adore Miró. J'ai dit lamentablement.

Je n'aurais pas fait mieux avec ma pelle et mon seau sur une plage de gros galets.

- Tu as de la chance, tu es à une exposition Miró. Elle a dit.

Elle tendait le bras en le faisant tourner pour montrer les peintures accrochées aux murs avec son index, et ajouta :

- T'en penses quoi de cette expo ?

- Rien. Je n'ai rien vu. J'ai dit.

Elle plia les genoux et m'envoya un petit coup de poing sur un de mes pectoraux.

- Farceur, elle a fait. Ça fait une heure et demie que je suis là, t'es toujours dans mon dos.

- C'est bien pour ça que j'ai rien vu de l'expo. J'ai déclaré, en reprenant un peu d'assurance.

Je redescends sur terre, je me rends compte que les belles filles ne mordent pas, elles peuvent même être sympas, et pas forcément inaccessibles. Visiblement elle comprit très vite que mon humour apparent, était loin d'être innocent. Ça ne nous a pas empêchés de discuter un peu, en marchant dans Beaubourg. Nous sommes allés boire un verre sur l'esplanade. J'ai perdu de vue mes deux potes, je m'en foutais. Nous avons discuté jusqu'au soir. On a beaucoup de points communs, presque autant de points divergents. À sept jours près on a le même âge, c'est une fille qui a fait HEC. Une fille belle de surcroît brillante, je suis aux anges. J'ai loupé le dernier train pour Orléans, mais je m'en foutais, j'aurai pu faire les cent vingt kilomètres sur les mains pour rentrer chez moi.

- Écoute Tof, je t'appelle en retard pour te souhaiter ton anniversaire. Tu m'en veux pas. Elle a dit.

Alors là, j'ai écrabouillé ma boîte de bière, je me suis redressé dans mon canapé, mon bouquin a volé par terre, j'ai bien plaqué le portable à l'oreille. Elle avait sept jours de retard.

- Oh Luce c'est gentil, et bon anniversaire à toi. J'ai dit.

J'avais répondu d'une façon un peu mielleuse, décontracté, avec la voix qui chantait comme si de rien était, pour essayer de récupérer le coup d'avoir oublié son anniversaire.

On a papoté un bon moment, on a décidé de se voir trois semaines plus tard. Je lui avais expliqué mes résolutions, que je voulais changer de vie, je cherchais un outil pour dévier mon destin. Comme réponse elle me rétorqua :

- Écoute, Tof, tu veux changer de vie, et bien OK, écrit-le.

Elle voulait que je couche noir sur blanc ma vie, ma future vie. Je ne connais rien à l'écriture, juste ce qu'il faut pour faire la liste des courses, et encore, avec des fautes. Alors pour écrire, je ne sais quoi sur mon avenir, c'est sans issu. J'ai rétorqué que je ne suis pas Belmondo dans, je ne sais plus quel film où il jouait le rôle d'un écrivain des bas-fonds, en vivant mentalement la vie de ses héros. Moi ce que je veux c'est du concret. Je veux toucher les choses qui changent, voir les filles, les sentir, les toucher, serrer les mains de nouveaux amis, et non pas écrire des trucs sur du papier, écrire du virtuel, je ne veux pas vivre virtuellement.

- Allez ! À plus, tu verras, j'ai changé de voiture. Elle a dit.

- Ah ! C'est quoi ce coup-ci ? J'ai demandé.

- Rappelle-toi, au salon de Genève.

- T'es drôle on en a vu des centaines à Genève. Elle m'avait planté dans les allées pendant plus de deux heures, j'ai eu mal aux pieds à la chercher.

- Non. Tu verras. Bisous. Elle raccrocha.

La dernière fois qu'elle était venue à Vienne, elle ne m'avait pas prévenu. Un samedi en rentrant de mes courses, après avoir passé la côte au pied du château d'eau, j'aperçus un gros truc jaune sur le bas-côté de la route en plein devant mon portail. Je me suis dit que les facteurs ne se faisaient plus

chier, et qu'ils se payaient des bagnoles américaines pour faire leurs tournées. J'ai ravalé ma salive, car en approchant du truc jaune qui me faisait face, j'ai vu les yeux bleus de Luce juste au-dessus du volant.

J'ai garé mon pick-up devant le sien. Elle descendit de sa bagnole en claquant sa portière, on aurait dit qu'elle était blindée au bruit sourd, et luxueux qu'elle a laissée échapper.

- Tu vois Tof, ça c'est un pick-up. Elle a dit.

Je tenais le volant de ma 504, je me mordillais les lèvres. Ma 504 faisait modèle réduit par rapport à sa caisse. J'avais tout de suite remarqué l'aile au-dessus de la ridelle arrière, les jantes alu démesurées, ainsi que l'écope sur le capot. Devant moi était garé un Dodge Ram SRT10. Ce n'était pas sa voiture. Elle l'avait emprunté pour le week-end, c'était la voiture que sa boîte, la « US American petroleum corporation », avait fait venir des Etats-Unis pour un gros ponte américain en visite à Paris.

Pour ce qui est des voitures, je crois que Luce est plus mordue que moi. Elle ne comprend rien à la mécanique, il n'y a que l'esthétique qui lui plaît. Je la soupçonne de vouloir constamment m'impressionner, me faire rêver, me faire plaisir. Avec le Dodge, elle avait mis dans le mille, elle le savait. En descendant de ma 504, je bandais presque. La plus belle fille du monde dans une des caisses qui me faisait le plus envie, la couleur jaune était à vomir, mais parfois, des concessions sont nécessaires.

Après avoir essayé l'engin diabolique en Sologne, sur des petites routes, comme des fous furieux, on est rentré dans la baraque et l'on a baisé comme des lapins sur le carrelage de la cuisine, ce fut rapide, puissant, voluptueux.

On a essayé tout un tas de bagnoles ensemble, un peu partout dans le monde, des bolides, des grosses, des petites, des puissantes, des très puissantes.

Je me rappellerai toujours la tête que j'ai faite, lors d'un week-end chez elle à Paris. Elle était venue me chercher à la gare avec une 4CV rutilante, plus belle que celles que l'on peut voir dans les réserves de Renault. Alors quand elle me dit

Symbiose.

qu'elle change de voiture, il faut que je m'attende au meilleur
comme au pire, tout est possible avec Luce.